

Recherches sociographiques



Louis BALTHAZAR, *Nouveau bilan du nationalisme au Québec*, Montréal, VLB éditeur, 2013, 317 p.

Jean-Herman Guay

Volume 55, numéro 2, mai-août 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026701ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1026701ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guay, J.-H. (2014). Compte rendu de [Louis BALTHAZAR, *Nouveau bilan du nationalisme au Québec*, Montréal, VLB éditeur, 2013, 317 p.] *Recherches sociographiques*, 55(2), 392–393. <https://doi.org/10.7202/1026701ar>

leur étaient réservés. Qui plus est, le partage proposé reproduit des clichés touchant le travail féminin (douceur, dévouement, disponibilité), ce qu'il aurait fallu plutôt dépasser.

Cette partie de l'analyse ne convainc donc pas. Elle n'enlève toutefois pas à l'ensemble de l'ouvrage son grand intérêt : c'est tout un pan de l'histoire de la colonisation, de la vie familiale et des pratiques soignantes qui nous est ainsi restitué, avec une foule de détails intéressants. L'abondante illustration doit également être soulignée : 130 photographies, couvrant toute la période étudiée et provenant de différentes régions. Ces images sont intéressantes à plus d'un titre. Elles ne se bornent pas à donner un visage au service infirmier dans les colonies – les portraits sont nombreux –, elles nous instruisent également sur les conditions de vie, notamment le logement et les moyens de transport.

Éric GAGNON

*Centre de santé et de services sociaux
de la Vieille-Capitale – centre affilié universitaire, Québec
eric.gagnon@csssdc.qc.ca*

Louis BALTHAZAR, *Nouveau bilan du nationalisme au Québec*, Montréal, VLB éditeur, 2013, 317 p.

Lorsque la première mouture de cet ouvrage parut en 1986, on y trouvait déjà une perspective d'ensemble sur l'évolution du nationalisme québécois, de ses origines jusqu'aux années ambiguës qui ont suivi le référendum de 1980. En reprenant le fil de l'histoire, Louis Balthazar explique avec la même clarté les derniers épisodes de cette idéologie qui traverse l'histoire du Québec comme un fil conducteur, participant à tous les débats politiques, y compris les plus récents.

La force de l'ouvrage renvoie à sa cohérence. Selon l'auteur, la modération du nationalisme québécois est sa caractéristique dominante. Le plus souvent, il ne vise pas à constituer le Québec comme un pays indépendant, mais plutôt à défendre une « meilleure reconnaissance de la nation ». Le nationalisme québécois n'est donc pas fondamentalement indépendantiste mais autonomiste. Presque inlassablement, cohabiteraient ainsi des ambivalences, sinon des ambiguïtés, qui donnent au nationalisme québécois une équivocité certaine.

Cette modération n'est pas pour autant statique. Le nationalisme s'est renouvelé : il s'est combiné à d'autres courants idéologiques, en particulier le catholicisme, pendant la plus grande part de son histoire. Ce que Balthazar révèle avec insistance, c'est l'apolitisme du nationalisme d'avant 1960 – le Canada français – épris d'un messianisme quasi universaliste. Les dirigeants nationalistes voyaient souvent l'État négativement, tout comme le marché, refusant du même coup d'utiliser les compétences constitutionnelles pourtant disponibles depuis 1867. Ce n'est qu'avec les années 1960 que se constitue le nationalisme politique – proprement québécois – tel qu'on le connaît. L'État y joue alors un rôle moteur, installé dans une territorialité, se substituant à l'Église dans la livraison de services hospitaliers

et scolaires, et provoquant du même coup un affrontement avec le *nation building* canadien, lui aussi dans une phase de déploiement.

Selon Balthazar, il n'y a qu'à trois moments que le nationalisme québécois serait sorti, du moins partiellement, du giron autonomiste. Pendant les années 1830, avec Papineau, puis du milieu des années 1960 jusqu'au référendum de 1980, et enfin de 1990, avec l'échec de Meech, jusqu'au dernier référendum, celui de 1995. Si le nationalisme propose alors bien plus que l'autonomie, il ne parvient pas malgré tout à mettre de côté catégoriquement les éléments associatifs avec le Canada. Le dilemme alors proposé, bien qu'adouci, reste néanmoins cornélien, trop tranché, pour la majorité traversée par la double appartenance canadienne et québécoise. Les échecs référendaires et les reculs qu'ils vont provoquer trouvent ici une clé interprétative rarement évoquée dans la littérature et l'historiographie. L'ouvrage n'est ni fédéraliste ni souverainiste : il traverse habilement les lignes de l'affrontement.

Au total, bien que l'ouvrage n'ait pas le style universitaire – peu de notes, de citations, de références – il nourrit indéniablement la réflexion du lecteur. On peut être en désaccord avec l'auteur, mais jamais on ne cesse de le suivre dans les méandres d'un nationalisme qui n'a pas fini sa route. Les spécialistes de l'histoire québécoise et des idées politiques n'apprendront rien de particulièrement nouveau, mais ils revisiteront autrement des points d'inflexion de l'histoire du Québec.

Jean-Herman GUAY

Université de Sherbrooke.

jean-herman.guay@usherbrooke.ca

Lionel GROULX, *Correspondance. 1894-1967. Tome 4 : Le conférencier traditionaliste et nationaliste, 1915-1920*, édition critique par Giselle Huot, Juliette Lalonde-Rémillard et Pierre Trépanier, Outremont, Fondation Lionel-Groulx, 2013, 745 p.

Ce tome 4 de la correspondance du chanoine Lionel Groulx comprend deux introductions, l'une écrite par G. Huot (p. 25-45) et l'autre par P. Trépanier (p. 47-113), avec une intéressante typologie des combinatoires entre nationalisme, traditionalisme, libéralisme et socialisme; une chronologie de la période (p. 115-130); les lettres de Groulx, des numéros 1481 à 1595 (p. 135-358); des annexes de lettres des périodes précédentes récemment trouvées ou attestées (p. 361-392); des notices biographiques (p. 393-461); une liste chronologique des 112 lettres expédiées et des 587 lettres reçues de Groulx pour la période (p. 463-483); une bibliographie (p. 485-692); un index onomastique et thématique (p. 695-744) et une table des 26 illustrations (p. 745). Soit 223 pages de correspondance contre 522 pages d'appareil critique. Dans une perspective de biographie intellectuelle, on regrettera avec Trépanier que le manque d'espace ait obligé à interrompre l'analyse de la bibliothèque et des lectures de Groulx.